

Comment la pudeur érotisa le monde

Spécialiste de la Renaissance, Dominique Branger consacre un vaste ouvrage aux ambivalences de cette passion, que l'Occident embrasse avec un élan équivoque à partir du XVIe siècle

Par Nic Ulmi

La pudeur, c'est une passion. La preuve? Elle fait rougir et transpirer ceux qui en sont atteints, faisait remarquer Aristote. La preuve, aussi: cherchera à l'Université de Bâle, spécialisée – entre autres – dans l'histoire littéraire des savoirs et dans celle de l'obscénité à la Renaissance, Dominique Branger lui consacre 905 pages passionnantes et passionnées, à paraître à la fin de juillet auprès de l'éditeur genevois Droz.

Le livre, à vrai dire, devait paraître trois semaines plus tôt. Un élément charnel est venu compliquer sa fabrication: le corps féminin nu, reproduction d'une image anatomique du XVIIe siècle, qui se trouve en couverture et qu'on est convié à ouvrir en manipulant son sexe. On s'empare d'une tirette stratégiquement placée à l'entrecuisse, on l'actionne, la peau et la chair s'écartent, les entrailles se dévoilent. La trouvaille réplique ainsi un procédé qui fit fureur au XVIe siècle dans les «feuilles anatomiques ouvrantes» et qui nous introduit dans une forêt de doubles jeux: les *Equivoques de la pudeur* qu'annonce le titre. Nous voilà fixés: prenons garde à l'attrait de ce dispositif qui souscrit à l'honnêteté pour mieux la pervertir...

On est donc au XVIe siècle. L'Europe est engagée dans la découverte conquérante du monde via ses navigateurs et dans la redécouverte de la pensée antique via ses érudits. L'exploration des continents lointains fournit son lot de bizarries sexuelles, réelles ou fantasmées. Les Cafres du Mozambique, écrit Henry Laurent en 1610, coupent le pénis des ennemis capturés et le font sécher: «Les filles et les épouses s'en servent pour ornement qu'elles mettent sur leur poitrine et autour de leur cou.» Chez les Malabariens du sud de l'Inde, révèle Nicolas de Cholières dans sa luxuriante *Forest nuptiale* (1595), «la femme est celle qui monte, et l'homme qui tient le dessous»: une position proscrite aux chrétiens depuis Thomas d'Aquin.

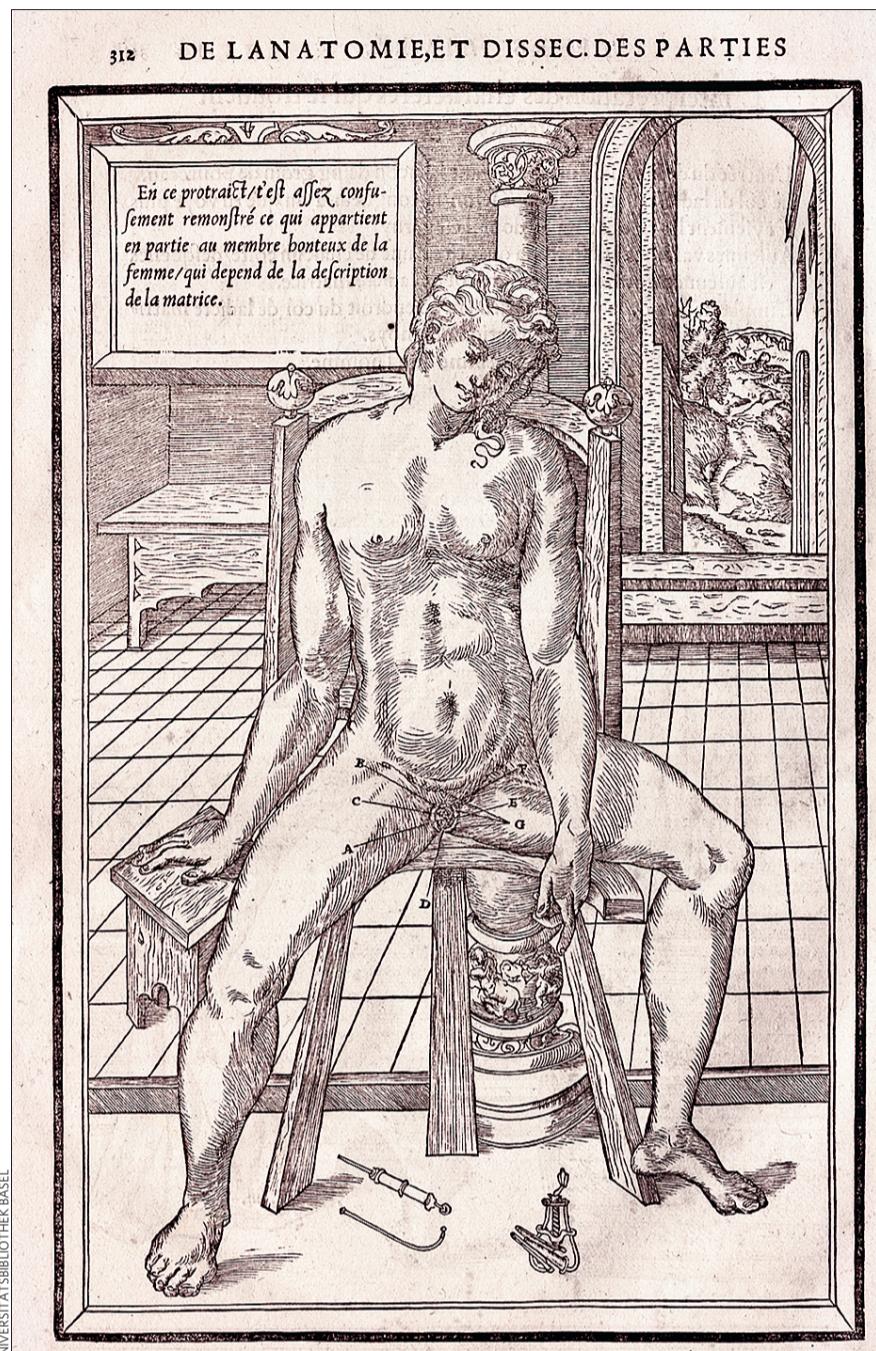
Ce qui se tisse ainsi, et que Dominique Branger met au jour, c'est donc un vaste mouvement d'érotisation rendu possible, paradoxalement, par la pudeur. Erotisation de la nudité, de la chair, de l'organe

Ouvert le 1^{er} août

MARIUS BORGEAUD
26 JUIN - 25 OCTOBRE 2015

MARDI À DIMANCHE DE 10H À 18H
JEUDI JUSQU'à 21H
2. ROUTE DU SIGNAL LAUSANNE
T +41 (21) 320 50 01
WWW.FONDATION-HERMITAGE.CH

Fondation de l'Hermitage
Donation Famille Bugnion



Une planche anatomique de Charles Estienne (1546).
L'anatomiste est le premier à identifier le clitoris (qu'il appelle «langouette») sur une image.

sexuel lui-même. Au Moyen Age, la représentation de celui-ci avait en effet d'autres fonctions: une visée apotropaïque, par exemple, c'est-à-dire de conjuration du mauvais sort. En réduisant le sexe à son pôle sensuel et érotique, l'Eglise favorise, à son corps défendant, «la naissance de la pornographie». Quant aux nombreux traités médicaux consacrés aux «contrepoisons au venin de l'amour» et à la façon de «désenvouter les victimes d'Eros», ils propagent le mal qu'ils affichent de com-

battre, car leur prose aimée par la chair ne peut qu'exciter le désir. L'imagerie religieuse n'échappe pas à cette érotisation généralisée: elle en est même l'un des premiers maillons. Du côté des dévotions populaires, on vénère les effigies de quelques «faux-saints» aux noms suggestifs – saint Greluchon, saint Phallier, saint Foutin – qui sont «censés favoriser la fécondité des femmes» à condition de se frotter de façon scabreuse contre leur statue, voire de courir nues autour de leur autel. Du côté des autorités religieuses, on s'inquiète des «images scandaleuses de la Vierge» et on dépêche un expert, dans la Strasbourg de 1511, pour voir si, oui ou non, «les seins mariaux sont bien dénudés». Pour le réformateur Ulrich Zwingli, «des saintes femmes sont dépeintes si lascivement qu'elles incitent à la volupté». Et son confrère Martin Bucer consigne en 1520 l'aveu suivant: «J'ai souvent eu des pensées coupables en regardant des images de femmes posées sur l'autel.»

Le quidam qui s'excite devant une image sacrée est-il coupable de son émoi? A-t-il, comme on dit, l'esprit mal tourné? Ou a-t-il été atteint par une intention inavouée de l'artiste? Sur les intentions plus ou moins pudiques à l'œuvre dans l'imagerie religieuse, Dominique Branger ne s'attarde pas. Elle met en revanche au jour les complicités dissimulées dans le dévergondage à grande échelle qui se déploie, sans dire son nom, dans les traits anatomiques illustrés, en plein boom commercial sur le marché de l'imprimé.

Tout concourt dans ces ouvrages à brouiller les frontières entre médecine et pornographie. Les sources iconographiques, pour commencer. L'anatomiste Charles Estienne, dans *La Dissection des parties du corps humain* (1546), recycle un fonds d'estampes érotiques représentant originellement des «ascives courtoises» pour réaliser ses planches consacrées aux organes reproducteurs féminins (voir l'image ci-contre). Deuxième élément: le dispositif à succès des feuilles ouvertures, que le livre de Dominique Branger reprend dans sa couverture: «Désir corporel et désir de connaissance se confondent. C'est en vertu de sa nature libidinale, héritage du péché originel, que le spectateur est amené à soulever les feuilles de figuer pour accéder à la vérité anatomique.» L'érotisation est enfin un effet de l'écriture – celui d'un style qui titille par ses évitements verbaux, car, en matière de mots, «de couvert peut inviter à un déshabillage interprétatif plus excitant que le terme littéral».

Reste à relever – ce n'est pas un détail – que tout cela est puissamment genré, c'est-à-dire construit selon les différences attribuées aux genres. L'un des enjeux majeurs est bien la «possession patriarcale du corps des femmes». Or celles-ci sont envisagées de manière contradictoire: naturellement pudiques, on les considère en même temps sexuellement insatiables, car dirigées par les exigences de leur matrice, qu'on décrit alors comme un animal incontrôlable. Comme ce sera le cas pour Freud trois ou quatre siècles plus tard, la science de la pudeur achève ainsi, face aux femmes, de s'emmêler les pinceaux.

Equivoques de la pudeur. Fabrique d'une passion à la Renaissance,
Dominique Branger, Droz, 905 p.
Sortie à la fin de juillet 2015.

LE TEMPS DES SÉRIES TV

Film-série TV, une comparaison autour de «True Detective»

Par Nicolas Dufour

Permettez encore un propos inspiré par le Festival du film fantastique de Neuchâtel, qui s'est terminé samedi dernier. Le NIFFF a présenté un thriller susceptible d'alimenter une belle méditation sur les caractéristiques respectives du cinéma et des séries. Sorti, avec un grand succès, dans son pays l'année passée, *La Isla mínima* raconte l'enquête de deux policiers dans l'Espagne encore fraîchement post-franquiste, début années 1980. Deux adolescentes ont disparu, leurs corps nus et violents sont retrouvés dans des marécages. Investigation laborieuse, sous le soleil de plomb d'Andalousie, entre terres brûlées et bras de mer tentaculaires. Vous pensez à quelque chose en particulier? A Neuchâtel, presque toute la salle y a songé aussi. La première saison de *True Detective*. Les deux démarches sont symétriques, il n'y a pas eu copie. Mais la similarité d'ambiance, la proximité esthétique, structurelle et même, dans une certaine mesure, thématique, ne cesse d'étonner. Au reste, *La Isla mínima* est un excellent polar, que l'on recommande sans risque; à suivre en sortie DVD ou autres canaux.

Il a souvent été dit que *True Detective*, dont la RTS va bientôt achever la diffusion de la deuxième saison, représente un long-métrage de huit heures. Nic Pizzolatto conçoit ainsi ses saisons, entières et closes. Dès lors, la comparaison se pose; un suspense sombre et poisseux vaut-il mieux en 1h45 ou durant huit heures? Venu lui-même de la TV, Alberto Rodriguez, le réalisateur de *La Isla mínima*, déplie l'enquête comme une petite série, en concentré. Son initiative



séduit: son film a l'air d'un résumé de qualité. Comme si, en sus du contexte historique espagnol particulier, le long-métrage – mais si court, face à une série – offrait une navigation en avance rapide, par rapport à certaines fictions TV du moment.

D'un certain point de vue, il y a avantage au cinéma. Sortant de *La Isla mínima*, le spectateur peut s'estimer aussi rassasié qu'après huit épisodes de *True Detective*. En ayant gagné du temps... On le devine, cet avantage reste cependant rhétorique. Le film a pour lui son unicité, son organisation compacte. Mais il perd les nombreuses possibilités du déploiement et de la durée. Dans le polar andalou, pas moyen de poser les monologues d'un Rust Cohle (Matthew McConaughey) à la manière de la saison 1 de *True Detective*. Entre autres audaces scénaristiques, ou formelles, que le format de la série rend possibles.